

# Les lacs de l'informatique ubiquitaire

Téléphone, appareil photo, accès à Internet... Les mobiles intelligents, les Smartphone, savent tout faire ou presque. Leurs ventes se multiplient, bouleversant notre rapport à autrui, aux savoirs et au temps. On en sait peu, curieusement, sur ces nouvelles pratiques auxquelles beaucoup d'individus dédient une part croissante d'eux-mêmes. Sans prétendre faire le tour de la question, la revue *Réseaux*, que dirige l'universitaire Patrice Flichy, consacre son dernier numéro à réparer cette lacune.

L'échantillon, forcément limité, sur lequel portent les observations des chercheurs interdit les conclusions hâtives. Les technophiles interrogés sont par essence des pionniers. Mais leurs pratiques permettent d'en savoir un peu plus sur ce qu'on appelle « l'informatique ubiquitaire ».

Les propriétaires de ces « ordiphones » ne sont pas nombreux à regarder la télévision sur leurs très petits écrans. Un million et demi peut-être. En attendant le lancement – toujours reporté – de la « télévision mobile personnelle » (la TNT adaptée aux « portables »), ils doivent se contenter des réseaux 3G existants, d'Orange, SFR et Bouygues. Cela coûte cher et ne marche pas toujours très bien.

C'est ce qu'a constaté Julien Figeac, chercheur à l'école Télécom ParisTech. Il a littéralement pisté l'une de ces technophiles. Réceptionniste de son état, 42 ans, elle passe chaque jour deux fois 80 minutes dans les transports en commun franciliens pour aller à son travail et en revenir.



**RESEAUX**  
Les Usages avancés du téléphone mobile  
Juillet-septembre 2009  
La Découverte, 302 pages, 23 €

Elle calcule à la minute près le moment où elle s'installe dans le RER C en direction de la capitale, à 8 heures précises, l'heure où commence le « JT » de « Télématin » qu'elle ne veut pas manquer. Elle sait qu'elle dispose de 13 minutes pour regarder son émission favorite sur son mobile. Ensuite, la rame arrive à la station Bibliothèque-François-Mitterrand et la réception se détériore. A partir de Gare d'Austerlitz, c'est pire encore. La ligne devient souterraine, impossible de capter France 2 sur un mobile.

Elle le sait d'expérience : même si le RER roule à l'air libre, elle n'est pas à l'abri de sautes de connexion qui brouillent l'image où la figent. Quand son mini-écran lui fait défaut, elle bascule son Smartphone en mode « récepteur FM » tout en lisant *Matin Plus*. Ce *sampling* permanent montre à quel point le rapport des technophiles à l'information, aux contenus numériques, évolue. Ballottés d'un support à l'autre selon la disponibilité des réseaux, ils élaborent des stratégies « opportunistes », écrit Julien Figeac, qui mêlent « entrelacements d'usage » et « attachements culturels ».

Ces pratiques émergentes modifient petit à petit le rapport à la télévision traditionnelle. Une autre chercheuse de Télécom ParisTech, Catherine Lejealle, a constaté que les pics d'audience de la télé sur mobile se situaient pendant les heures de trajet domicile-lieu de travail et durant la pause déjeuner. Pas de « véritable prime time », note-t-elle, mais des usages en continu, hachés et nomades.

Le plus curieux avec cette télé que l'on peut emporter partout, c'est qu'on la regarde beaucoup chez soi, concurrentement avec la télé traditionnelle. Le mari devant le récepteur du salon car il y a foot ce soir-là. Le fils dans sa chambre, un œil sur ses émissions musicales. Et l'épouse le regard fixé sur son Smartphone, faute de pouvoir utiliser l'un des deux téléviseurs maison. On n'en tirera aucune conclusion, sinon que les *early adopters* réservent souvent des surprises aux ethnographes du quotidien. ■

Bertrand Le Gendre

# A la veille du Festival international de géographie de Saint-Dié-des-Vosges qui se tient du 1<sup>er</sup> au 4 octobre, un passionné explore la science du territoire, du terroir et du vin

## Le vin du géographe

Sait-on que chaque habitant de la planète boit aujourd'hui en moyenne 5 litres de vin par an ? Compte tenu du fait que les enfants et de nombreux habitants d'Afrique, du Moyen-Orient ou d'Asie sont abstinents, cela veut dire que d'autres en boivent beaucoup plus et, parmi eux, les Français qui en consomment trois fois moins qu'un lendemain de la dernière guerre, mais entonnent tout de même une moyenne de 50 litres par personne. S'ils font toujours partie des plus grands buveurs de vin du monde, ils sont surtout devenus des amateurs de plus en plus éclairés. En effet, le pinard qui avait fait gagner la Grande Guerre, comme disaient les poilus, le jaja de naguère qui soutenait le moral de la classe ouvrière a pratiquement disparu des comptoirs et des tables. Il s'agissait de médiocres productions de la plaine du Languedoc, à base d'aramon, un cépage hautement productif (jusqu'à 250 hectolitres par hectare) et si plat et si peu coloré qu'on le coupait à l'époque coloniale de vin d'Algérie noir, épais et alcooléux.

Aujourd'hui, on ne boit plus du vin pour se nourrir, mais pour rêver. C'est pourquoi la tendance des vins de cépage qui domine le marché anglo-saxon et que certains grands groupes de spiritueux, voire enseignes de luxe, y compris de France, estiment très prometteuse est nécessairement vouée à l'échec à plus ou moins long terme. Comment vibrer en consommant des vins technologiques, même bien faits, aux bouquets et saveurs si reconnaissables, qu'on en a vite fait le tour et qu'au lieu d'en tourner et retourner une petite lampée en bouche, on ne songe qu'à les avaler pour éprouver vite la pauvre sensation euphorique que procure toute boisson alcoolisée, avec en prime les dangers de l'addiction ? Ce n'est d'ailleurs pas de monarque dont a besoin l'acteur François Cluzet dès le petit matin dans le poignant *Un dernier pour la route*, mais d'alcool déguisé en vin, ce que la poupée gonflable est aux délices de la chair.

Ces vins expriment ce qu'il y a de moins bon à espérer de la mondialisation : l'uniformité. Et l'on sait ce qui s'ensuit : l'ennui, qui est à proprement parler l'enfer sur terre. Les enfants, les conjoints et les peuples qui s'ennuient sont capables du pire pour y échapper. Dans l'univers du vin, rien de plus facile que de s'occuper avec intelligence et délectation : il suffit de piocher dans la famille de ceux qui ont une origine, qui ont comme aime à le dire le bon maître de l'œnologie du plaisir, Jacques Puisais, « la gueule de l'endroit et la tripe du vigneron ». En un mot, ce sont les vins géographiques, ceux qui

« Comment vibrer en consommant des vins technologiques, même bien faits, aux bouquets et saveurs si reconnaissables qu'on en a vite fait le tour »

jouent la vie, la franchise et la subtilité, même lorsqu'ils sont de petite naissance, un peu comme les « vraies gens ». Il existe de merveilleux vins de Loire, du Sud-Ouest, y compris de Bordeaux, d'Alsace ou d'ailleurs dans le monde pour quelques euros, parfois même moins de cinq. A côté de certaines cuvées passe-partout, aussi tapageuses qu'onéreuses, et qui ne varient pas d'un iota d'une année sur l'autre, il n'y a vraiment pas photo et bien fol est celui qui se refuse à exercer son imagination.

On ne dira jamais assez la puissance d'évocation d'un vin qui vient de quelque part et qui est porteur du génie du lieu qui l'a vu naître. L'œnotourisme est aujourd'hui en plein essor dans tous les vignobles du monde. Quelle belle façon de renouveler l'art de voyager. C'est l'une des plus belles manières de se réconcilier



Jean-Robert Pitte

**Géographe**

Professeur des universités (Paris-IV), président de la Société de géographie, Jean-Robert Pitte est un spécialiste reconnu du paysage, de la gastronomie et du vin (« Le Désir du vin à la conquête du monde » et « A la table des dieux », parus aux éditions Fayard en 2009). Il préside l'Association pour le développement du Festival international de géographie de Saint-Dié-des-Vosges (Fig-saintdie.com)

avec la géographie, puis que malheureusement le bombardement médiatique a tué l'étonnement que les professeurs de cette discipline parvenaient encore à susciter de leurs élèves en les invitant à plonger dans les dessins ou photos de leurs manuels et dans leurs atlas. Hergé a suscité beaucoup de vocations de géographes – j'en fais partie ! – alors qu'aujourd'hui toute une partie de la BD a pour décor des mondes imaginaires et glauques, inscrits dans un nulle part intemporel qui donne la chair de poule. Conduisez au contraire un groupe d'étudiants par un petit matin frais dans les vignes de Pouilly, face à la Loire qui sort de la brume et promène ses méandres argentés. Expliquez-leur ce qu'est un terroir, faites parler un vigneron du cru qui expliquera pourquoi le sauvignon se plaît tant ici et comment il le traite pour qu'il donne le meilleur de lui-même. Puis, donnez à chacun un verre de ce pouilly-fumé qui a vu le jour ici, faites-le admirer le soleil levant au travers du vin qui passe du jaune pâle à l'or, faites-le humer les effluves mêlés de silic, d'agrumes, d'aubépine et de ciboulette, puis invitez-les à caresser une gorgée du bon vin entre langue et palais en l'aérant pour en reconnaître à la fois la vivacité, le charnu, le fruit mûr et le miel, le mélange d'arêtes vives et de rondeurs. S'ils ont lu ce livre inoubliable dont l'action se déroulent dans la Provence médiévale, ils penseront aux *Pierres sauvages*, de Fernand Pouillon, à ces Cisterciens qui ont su créer au Thoronet des voûtes en berceau protecteur à partir de blocs du calcaire le plus

ingrat qui soit. Cette expérience un peu bouleversante, je l'ai vécue en 1968 lorsque j'étais étudiant. Depuis la géographie et le vin sont tout un pour moi et je n'imaginais pas un instant de vivre sans eux. Les hauts de Pouilly sont à jamais mon Saint.

« Le verre et l'assiette sont d'agréables portiques d'entrée en géographie, et la culture géographique permet de comprendre les infinies nuances des saveurs du monde »

Tout aliment peut procurer la même émotion. On peut dépenser beaucoup d'argent en faisant ses courses et en choisissant les produits les plus stéréotypés de l'industrie agroalimentaire mondialisée, souvent peu diététiques de surcroît. Au contraire d'humbles racines et légumes verts, bas morceaux de bœuf, merlans, sardines et œufs fermiers achetés au marché et géographiquement renseignés sont légers pour le porte-monnaie et peuvent conduire à d'intenses plaisirs, à condition d'avoir été choisis avec soin et un peu cuisinés.

C'est cela la gastronomie, et c'est ce plaisir de bien manger pour mieux être que les Français et tous les habitants de la pla-

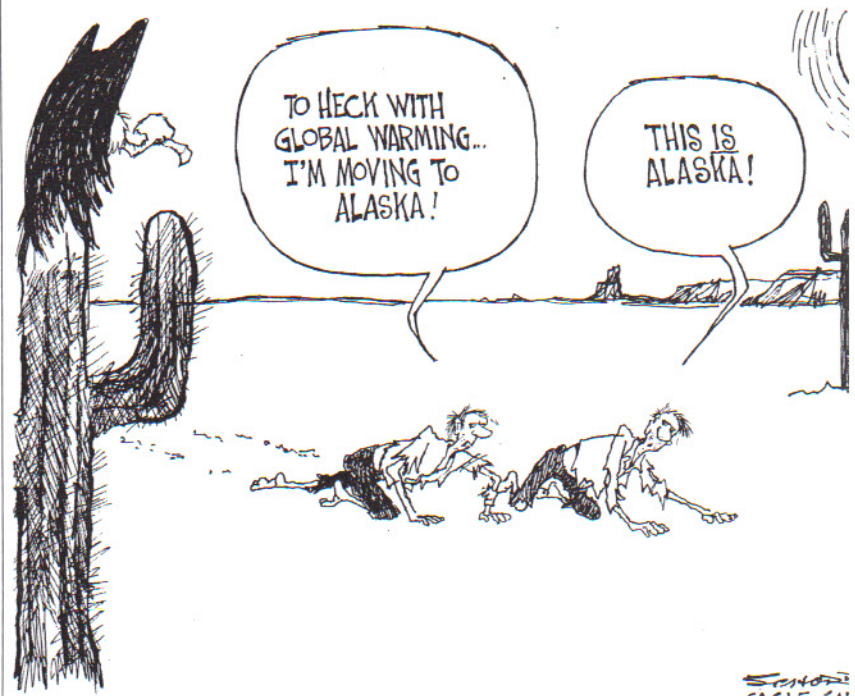
nète peuvent cultiver, main retrouver.

C'est pour cela que la France déposer auprès de l'Unesco une d'inscription du repas gastronomique immatériel de l'homme. Cette démarche appuyée par les brables organisations professionnelles d'agriculteurs, d'artisans et éclairés des métiers de bouche niers, de consommateurs, par la de des confréries gastronomiques est éminemment géographique. Elle ne vise en rien à affirmer quelconque supériorité de la France du monde en matière de gastronomie, ce qui serait faux, tile. Elle doit permettre un sur mettre au plus grand nombre de vrir que le vin est une boisson de que bien manger relève d'un cœur et que l'argent n'est pas le de l'art de vivre.

Le verre et l'assiette sont deux portiques d'entrée en géographie, la culture géographique permet de comprendre les infinies nuances du monde. C'est pourquoi j'aimerais à tous ceux qui ont le privilège de la géographie aux bambins élémentaire, aux adolescents et du lycée, aux étudiants des comparatives et des universités : votre est un trésor, vous êtes communiste qui possède un Stradivari le vibrer de toutes les manières afin d'enthousiasmer vos élèves ennuyer sous les avalanches de de nomenclatures, de théories intellectuel ne peut séduire qui puie sur les sens. N'oubliez jamais celui qui veut faire l'ange fait la

La semaine du goût qui s'apprête est une belle occasion de les faire tant de ce qu'ils mangent et boivent ferez coup double en leur faisant géographie et en les aidant à nourrir, à boire intelligemment détournant des risques de la chair de l'alcoolisme, de la malnutrition l'obésité. Hauts les cœurs, la géographie de beaux jours devant elle si vous ne par là ! ■

## Le réchauffement climatique par Bill Schorr



« Au diable le réchauffement climatique... Je pars en Alaska ! », « On est en Alaska ! » CARTOONS@COURRIERINTERNET

Le Monde 27-28 sept. 2009.



Revue

## Les lacis de l'informatique ubiquitaire

**T**éléphone, appareil photo, accès à Internet... Les mobiles intelligents, les Smartphone, savent tout faire ou presque. Leurs ventes se multiplient, bouleversant notre rapport à autrui, aux savoirs et au temps. On en sait peu, curieusement, sur ces nouvelles pratiques auxquelles beaucoup d'individus dédient une part croissante d'eux-mêmes. Sans prétendre faire le tour de la question, la revue *Réseaux*, que dirige l'universitaire Patrice Flichy, consacre son dernier numéro à réparer cette lacune.

L'échantillon, forcément limité, sur lequel portent les observations des chercheurs interdit les conclusions hâtives. Les technophiles interrogés sont par essence des pionniers. Mais leurs pratiques permettent d'en savoir un peu plus sur ce qu'on appelle « l'informatique ubiquitaire ».

Les propriétaires de ces « ordiphones » ne sont pas nombreux à regarder la télévision sur leurs très petits écrans. Un million et demi peut-être. En attendant le lancement – toujours reporté – de la « télévision mobile personnelle » (la TNT adaptée aux « portables »), ils doivent se contenter des réseaux 3G existants, d'Orange, SFR et Bouygues. Cela coûte cher et ne marche pas toujours très bien.

C'est ce qu'a constaté Julien Figeac, chercheur à l'école Télécom ParisTech. Il a littéralement pisté l'une de ces technophiles. Réceptionniste de son état, 42 ans, elle passe chaque jour deux fois 80 minutes dans les transports en commun franciliens pour aller à son travail et en revenir.



**Réseaux**  
Les Usages avancés du téléphone mobile  
Juillet-septembre 2009  
La Découverte, 302 pages, 23 €

Elle calcule à la minute près le moment où elle s'installe dans le RER C en direction de la capitale, à 8 heures précises, l'heure où commence le « JT » de « Télématin » qu'elle ne veut pas manquer. Elle sait qu'elle dispose de 13 minutes pour regarder son émission favorite sur son mobile. Ensuite, la rame arrive à la station Bibliothèque-François-Mitterrand et la réception se détériore. A partir de Gare-d'Austerlitz, c'est pire encore. La ligne devient souterraine, impossible de capter France 2 sur un mobile.

Elle le sait d'expérience : même si le RER roule à l'air libre, elle n'est pas à l'abri de sautes de connexion qui brouillent l'image où la figent. Quand son mini-écran lui fait défaut, elle bascule son Smartphone en mode « récepteur FM » tout en lisant *Matin Plus*. Ce *sampling* permanent montre à quel point le rapport des technophiles à l'information, aux contenus numériques, évolue. Ballottés d'un support à l'autre selon la disponibilité des réseaux, ils élaborent des stratégies « opportunistes », écrit Julien Figeac, qui mêlent « entrelacements d'usage » et « attachements culturels ».

Ces pratiques émergentes modifient petit à petit le rapport à la télévision traditionnelle. Une autre chercheuse de Télécom ParisTech, Catherine Lejealle, a constaté que les pics d'audience de la télé sur mobile se situaient pendant les heures de trajet domicile-lieu de travail et durant la pause déjeuner. Pas de « véritable prime time », note-t-elle, mais des usages en continu, hachés et nomades.

Le plus curieux avec cette télé que l'on peut emporter partout, c'est qu'on la regarde beaucoup chez soi, concurrentement avec la télé traditionnelle. Le mari devant le récepteur du salon car il y a foot ce soir-là. Le fils dans sa chambre, un œil sur une émission musicale. Et l'épouse le regard fixé sur son Smartphone, faute de pouvoir utiliser l'un des deux téléviseurs maison. On n'en tirera aucune conclusion, sinon que les *early adopters* réservent souvent des surprises aux ethnographes du quotidien. ■

Bertrand Le Gendre